

l'évolution d'un jeune travailleur à travers la J.O.C.

par Marcel Sirois

Je suis venu à la J.O.C. par le biais des activités. J'étais sur la Côte-Nord; il y avait un local où s'organisaient différentes activités, des olympiades, surtout des activités de loisirs. Je participais à ces activités; je n'étais pas le gars pour prendre des responsabilités. J'étais assez sociable, je n'avais pas de difficulté à m'adapter à des groupes. Je ne savais pas, dans le temps, qu'il y avait des responsables qui avaient un œil sur moi, qui me surveillaient sans que je m'en rende compte, qui m'observaient, qui essayaient de me détecter pour voir quelles responsabilités ils auraient pu me donner. Je fuyais pas mal les responsabilités.

Quelles sont les premières responsabilités que tu as prises ?

Ça été d'organiser des soirées, à l'occasion de la Semaine des Jeunes Travailleurs. Il s'agissait d'organiser des soirées de discussion sur le loisir, le travail ; mais le travail dans le sens de le raconter, de raconter nos conditions de travail et non pas d'agir pour remonter jusqu'aux causes. Et la première action que j'ai faite c'est d'organiser un cours, et c'est là que j'ai commencé à m'ouvrir les yeux. Les cours de « personnalité ». C'était une série de rencontres ; je me souviens que j'ai parlé devant un groupe. J'ai raconté mon expérience dans mon milieu de travail. Je travaillais pour la Compagnie de la Baie d'Hudson, j'ai essayé de faire une histoire de cette compagnie à partir des Indiens.

Je vivais dans une pension avec une dizaine de gars. Le phénomène de me retrouver avec d'autres et de commencer à raconter mon milieu de travail ont fait que j'ai commencé à faire des liens. Avant j'étais toujours tout seul quand je vivais en chambre. Le fait d'être avec un groupe, c'est cela qui me tenait, au départ. Le fait d'avoir parlé de mon travail au cours de cette série de rencontres, ça me faisait bien gros réfléchir, me poser des questions : Comment ça se fait qu'il y a un patron ; comment ça se fait que toi, tu as moins de pouvoir que ce patron-là. Pas longtemps après ça, le patron avait fait pleurer une fille ; il lui avait donné un ordre très sévère et lui avait fait des reproches sur sa façon de travailler, et elle en avait pleuré. Ça, ça m'avait frappé ; j'ai commencé à voir que j'étais travailleur et à voir qu'ensemble on pouvait faire des liens pour s'organiser un peu plus.

Qu'est-ce que tu as découvert en faisant l'expérience du groupe ?

Avant, je n'étais pas conscient du monde dans lequel je vivais. J'étais un être comme tous les autres, je ne voyais pas, par

exemple, qu'il y avait deux classes : les patrons qui étaient davantage dans la classe de ceux qui dominent, et la classe des travailleurs.

Après avoir vécu le cours de personnalité, après que les responsables du mouvement eurent « perdu du temps » avec moi, à l'hôtel, par exemple, à me faire réfléchir sur ce qui se passait à l'hôtel, l'exploitation qui se passait là, le gros « kit » commercial ; j'avais à ce moment-là 17-18 ans, je dirais dans mes mots que c'est comme une nouvelle vie qui est commencée pour moi. J'ai vraiment commencé à découvrir que j'étais une personne, un individu capable de prendre des responsabilités, capable d'inventer des affaires, d'inventer des actions ; je dirais pas d'inventer des luttes parce qu'à cette époque-là on n'était pas dans des luttes, mais d'être capable de ramasser du monde et de vivre des affaires le fun durant les fins de semaines, par exemple des excursions en forêt, etc.

Prise de conscience de toi-même, d'être travailleur, ça signifiait quoi ?

Ça voulait dire que nous autres, nous vivions dans un monde de petits, mais je n'avais pas le goût de m'en aller dans un autre monde, parce que la gang de gars avec qui je vivais, et qui travaillaient dans des petits métiers, par exemple laveur de plancher dans un hôtel, on vivait des valeurs ensemble.

J'avais connu un ami qui venait d'un milieu assez bourgeois, son père était médecin, ils avaient bien des problèmes et je ne voulais pas m'identifier à ce monde-là. Tandis que nous on faisait partie d'un monde qui n'a pas de pouvoir, un monde qui est dominé, qui vit les contraintes de tous les jours : le Bien-Etre, le chômage, c'est nous autres qui vit ça, les trous à boucher dans les usines. Finalement, au bout du compte, on n'a pas de pouvoir, c'est nous autres qui sommes

les plus détruits ; les parasites, ça sort le plus souvent de notre monde. C'est vraiment pas normal.

J'ai laissé ce milieu-là de travail pour aller dans d'autres milieux. Tous les autres milieux que j'ai faits après, m'ont aidé à découvrir qu'il y a des classes. Je me souviens des débardeurs sur les bateaux, il y avait la classe des journaliers qui déchargeaient le bateau, il y avait les gars du syndicat qui étaient à un niveau, et les contremaîtres qui étaient à un autre niveau. Et on était quasiment des esclaves dans la cale du bateau. Tu savais à quelle heure tu entrais dans la cale, mais tu ne savais pas à quelle heure tu en sortirais, c'est le foreman en haut qui décidait. Tout ça me faisait réfléchir. Et quand on sortait de la cale ou de la shop, ils comptaient sur nous pour aller acheter dans les magasins, pour aller consommer des loisirs commercialisés, à l'hôtel où on avait les portes toutes grandes ouvertes, les finances pour acheter une automobile à crédit...

Qui étaient ceux qui sont allés te chercher et qui t'ont fait participer ?

C'était des gars et des filles bien ordinaires, un gars qui travaillait dans un garage, quelques filles qui étaient secrétaires, des pauvres petits gars qui travaillaient dans les compagnies de finance. Où c'est devenu pas mal intéressant, c'est quand un gars de la ville, qui était pas mal engagé dans des actions — c'était à l'époque de Carrefour '69 — nous avait invités à une action un peu plus sérieuse, dans le sens d'un peu plus axée sur les milieux de travail, sur des problèmes quotidiens qu'on vit, plutôt que de s'organiser des activités extérieures aux problèmes qu'on vit. C'est un gars qui est venu s'asseoir avec moi et qui m'a parlé de tout ça. Je me suis toujours demandé — ce n'est pas un reproche que je fais — pourquoi on ne s'était pas interrogé sur des problèmes comme ça

avant. Pourquoi on s'est laissé organiser des activités de loisirs — c'est très bien et il faut peut-être en organiser encore aujourd'hui — pourquoi avant ça on n'essayait pas de trouver des solutions aux problèmes quotidiens qu'on vivait. La plupart des gars travaillaient dans des milieux où ils étaient tous pognés par la finance. Il y avait une aide-familiale qui était exploitée pas mal et on ne voyait pas cette situation-là dans le temps. C'était des leaders naturels, qui, eux, étaient dans des actions plus quotidiennes, axées sur le chômage, par exemple, les aides-familiales, etc. : ce sont eux qui m'ont fait réfléchir beaucoup.

A travers ces années, quelles sont les actions qui pour toi ont été les plus importantes ?

Quand j'ai laissé la Côte-Nord pour devenir permanent du mouvement comme trésorier, j'avais beaucoup de misère à me situer, moi qui venais d'un petit village de colons. On parlait continuellement de classes sociales, d'exploitation... L'action la plus importante ça été d'entreprendre une action dans mon village, sur un problème que le monde vivait, une sorte de centre communautaire qui était contrôlé par ceux qui dominaient la place. Avec un de mes chums j'ai commencé à regrouper du monde autour de ce problème-là qui, dans notre tête, allait toucher plus loin que ça. Le gérant de la Caisse Populaire contrôlait le Bien-Etre Social, il avait un magasin général et vendait de la marchandise au monde en sachant qu'il était certain de se faire payer par le Bien-Etre à la fin du mois. Le président de la Caisse faisait des prêts aux colons... Il étaient 5 ou 6 qui contrôlaient toute la paroisse. On a mobilisé à peu près tout le monde de la paroisse et, pour conclure, par le biais du centre communautaire on a réussi à faire élire un autre maire et à changer le comité de direction qui était composé de la bourgeoisie de la place. Ça été une action bien importante...

En quoi cette action était-elle marquante pour toi ?

C'était de voir comment tu peux t'embarquer avec du monde. On peut faire une auto-critique de cette action-là après coup : elle a réussi à 5% peut-être parce que je ne pouvais pas être là tout le temps, étant donné que je devais être à Montréal souvent. Quand tu t'allies avec du monde et que tu réponds à une situation qu'ils vivent quotidiennement, quand tu réfléchis cette situation avec eux, que tu en prends conscience et que tu vois avec eux des solutions pour changer cette situation, le monde embarque. On ne se connaissait pas tous, mais ce fut étonnant de voir comment, en touchant un problème qu'ils vivaient, ils mettaient leur confiance en nous pour mener cette action au bout. Ce qui me satisfaisait le plus, sur le coup, c'était de voir comment on faisait ressortir des valeurs et des goûts qu'ils n'avaient jamais exprimés. Ils avaient la chance de réfléchir comme souvent ceux qui dominant réfléchissent et s'organisent.

En as-tu vu qui ont été changés à partir de cette action ?

L'exemple que j'ai gardé en mémoire c'est le gars avec qui j'ai commencé l'action. Il a vraiment découvert les deux mondes, ceux qui dominent et ceux qui sont dominés. Mais en même temps il était vraiment convaincu qui c'était une action à long terme qu'il fallait mener. J'ai vu qu'il avait découvert des valeurs et qu'il voulait les mettre en pratique avec d'autres. C'était mon objectif : le reste, par exemple 150 personnes réunies, le changement du comité de direction, c'était pour moi moins important. J'espérais qu'il y ait au moins une ou deux personnes qui prennent conscience de ces situations, qui découvrent leurs valeurs et qui essaient de vivre ces valeurs avec d'autres. Le gars avec qui j'ai travaillé a vraiment eu un déclic, il a découvert qu'il fallait vivre ces valeurs avec

d'autres. Il y a des petites racines qui sont restées chez certains qui ont décidé de former du monde à se libérer, à arrêter de vivre sous le Bien-Etre et à chercher des solutions possibles.

Après 6 ou 7 ans d'engagement, qu'est-ce que tu vois d'important pour le monde ouvrier aujourd'hui ?

C'est d'abord que les travailleurs se regroupent ensemble pour agir. On ne peut pas se permettre, dans le contexte capitaliste actuel, avec les problèmes qu'il pose, de faire des activités pour des activités. Par exemple, l'I.T.T. sur la Côte-Nord: le système nous démontre que ce n'est pas grave, mais si on fait une analyse on s'aperçoit que c'est grave pour le monde de la Côte-Nord, pour le Québec et pour la culture. Ce que je trouve important aujourd'hui, c'est de privilégier des actions sur des problèmes précis. Quand on regarde les gars et les filles qui travaillent dans les usines, qui subissent chaque jour des situations terriblement écœurantes, il faut s'exiger de mener des luttes dans les milieux, dans les usines où les travailleurs sont regroupés. Les compagnies multinationales, ce sont elles qui ont le pouvoir. Au Québec, ce sont elles qui nous mènent. On sait ce que l'I.T.T. a fait au Chili et ailleurs ; on peut supposer ce qu'elle va faire sur la Côte-Nord.

Il faut que ça arrête, et une des conditions pour que ça arrête c'est que les travailleurs s'organisent pour sortir du contexte actuel. On ne peut pas vivre les trois quarts dans le contexte actuel et le quart dans des valeurs nouvelles. Il faut se donner les moyens pour vivre ensemble les valeurs auxquelles on croit, en dehors du système capitaliste. Non pas qu'il s'agisse de vivre des valeurs communistes ou marxistes, mais des valeurs québécoises, qui sont propres à notre culture. On a des luttes à faire dans les usines : si un syndicat de boutique protège le patron et pas les travailleurs,

c'est bien clair qu'il faut se donner un instrument capable de faire changer la situation dans l'usine et celle qu'ils vivent en dehors de l'usine, les loisirs commercialisés qui sont dans le « bag » du système, la publicité et les besoins de consommation qu'on nous crée. Si on arrêta de suivre la publicité, d'arrêter d'acheter des besoins superflus ça ferait mal au système capitaliste : ce n'est pas une action qui demande des efforts extraordinaires mais qui serait efficace.

En quoi pourrais-tu dire que le monde ouvrier a encore besoin de militants chrétiens ?

Si je fais l'analyse des actions qui tiennent le coup dans le Québec aujourd'hui, et qui sont bien critiquées par d'autres militants que les militants chrétiens, c'est bien clair que c'est eux qui tiennent le coup sur les autres qui s'attachent plus aux structures et aux systèmes. Le fondamental de l'action des militants chrétiens, c'est qu'ils croient plus à la formation des personnes pour en arriver à vivre des valeurs nouvelles pour en arriver à une libération. La nouvelle forme de militants chrétiens, pour moi c'est d'être authentiques, de vivre pleinement et d'être capable de se compromettre dans des faits. Le jeune travailleur, l'ensemble des travailleurs, vont suivre du monde comme ça qui sont vrais ; les intellectuels de gauche, des révolutionnaires « au boutte », il en pleut. Le militant chrétien doit être capable d'aller mener les luttes en usine, être capable de faire sa part, en lien avec d'autres.

La J.O.C. est-elle un mouvement d'éducation populaire ?

La J.O.C., comme telle, ça ne voudrait rien dire, on n'emploierait plus le mot actuellement, s'il n'y avait pas des luttes et des actions qui se mènent dans le Québec présentement. Le mouvement est présent au cœur de la lutte, au cœur du monde des jeunes travailleurs et de l'ensemble des travailleurs. Même si on n'emploie plus le mot J.O.C., les trois lettres, on se rend compte qu'il y a beaucoup de monde qui cherchent les objectifs, le fondamental et la mystique du mouvement. Par le fait qu'il est très attentif à ce que les gars et les filles, les travailleurs vivent, je trouve qu'il joue un rôle d'éducation bien important à partir de leur vie. Pour moi il a été une « maudite » école, le mouvement.

J'avais laissé l'école à ma 9^e année, dans l'espoir d'y retourner après quelques années. Mais après avoir découvert le mouvement, après avoir fait des stages qui ne sont pas reconnus par les autorités officielles de l'école, j'ai renoncé à y retourner. J'avais laissé l'école pour des raisons comme celle-là : on montrait à faire une analyse sans jamais avoir compris vraiment ce que c'était que de faire une recherche, d'analyser quelque chose. Un professeur essayait de nous entrer des mots dans la tête sans chercher à voir à quoi cela correspondait. Le mouvement, lui, est vraiment une école de vie, il t'amène, à partir de ce que tu vis, à te donner une formation en respectant ce que tu es comme individu, tes capacités, tes limites. Un évêque me disait que le bout de chemin qu'il avait fait à la J.O.C. ça avait valu 2 ans

de son université. Je pense aussi que les militants qui ont passé par le mouvement et qui passent encore par le mouvement, même si on n'a pas de diplôme au bout, on apprend à vivre, à se respecter les uns les autres, à vivre quelque chose ensemble, à faire des projets, à mener des actions. Je pense que tous les chrétiens cherchent ces valeurs-là et ils ne les trouvent pas, ceux qui vivent dans le contexte actuel et qui n'ont pas eu la chance de découvrir le mouvement.

Le mouvement m'a amené à penser autrement que mon père, que ma mère, que ma famille, ce qui m'a mis en conflit avec l'esprit que mon père avait. Il est bien l'un, mon père, et je ne lui en veux pas, mais lui c'était d'aller à l'école longtemps et de sortir avec un diplôme, d'avoir un char, une maison, de se marier et d'avoir la grosse sécurité. Tandis que le mouvement t'amène à t'attacher plus ou moins à ces choses-là, mais à t'accumuler du capital humain, après cela le reste est secondaire et viendra en son temps. Ce conflit ne dura pas longtemps parce que tu sais respecter les personnes.

C'est vraiment une école qui est importante dans le contexte actuel. Quand on dit qu'il faut vivre des valeurs nouvelles, essayer de les trouver et être capable de les articuler pour que des militants, des gars et des filles, soient capables de s'identifier à ces valeurs et qu'ensemble on commence à les vivre, c'est ça que fait la J.O.C. C'est ce que je vis, aujourd'hui, dans une action avec des chômeurs, et pour moi c'est ce qu'il y a de plus important ●

Ce texte a été publié dans *Dossiers « Vie Ouvrière »*, vol. XXIV, n° 84 mars 1974, pp. 210-216, sous le titre « La J.O.C. mouvement d'éducation populaire ». Reproduit avec l'aimable autorisation de *Dossiers « Vie Ouvrière »*.

**POUR TOUS VOS
VOYAGES
PROFESSIONNELS
ET DE LOISIRS**



**Adressez-vous aux experts de
TOTAL VOYAGES ENR.**

361 est, Henri-Bourassa
Montréal, Québec, Canada
H3L 1C2

Tél.: (514) 382-2429 — 382-3483